

Ces lieux où l'on dort...

Robert Lévesque

Numéro 319, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89434ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2018). Ces lieux où l'on dort.... *Liberté*, (319), 78–80.

Ces lieux où l'on dort...

ROBERT LÉVESQUE

Dans le premier des vingt tomes des *Rougon-Macquart*, *La fortune des Rougon*, et dès la première page, lorsque le lecteur sort de Plassans par la porte de Rome au sud de la ville, Zola lui signale, passées les maisons, un terrain vague que les gens du pays désignent sous le nom d'aire Saint-Mittre; c'est un carré d'une certaine étendue s'allongeant le long de la route («l'aire est comme une place qui ne conduit nulle part et que les promeneurs seuls traversent») qui était, anciennement, un cimetière; *les vieux*, en 1851, se souviennent des murs qui l'avaient encerclé et qui ont été depuis longtemps abattus.

Abandonné au bout d'un siècle de sépultures, ce cimetière, dont la terre était devenue si gorgée de cadavres que les fossoyeurs ne pouvaient bêcher sans arracher des *lambeaux humains*, s'était «*épuré*» chaque printemps, se couvrant d'une *végétation noire et drue* à travers laquelle avaient poussé des poiriers aux bras tordus, aux nœuds monstrueux; les gamins volaient ces poires que les ménagères du bourg avaient en dégoût. L'aire Saint-Mittre, écrit Zola, avait eu une *fertilité formidable* avec les pluies de mai et les soleils de juin, elle était comme *une mer d'un vert sombre, profonde, piquée de fleurs larges, d'un éclat singulier*. «La pourriture humaine fut mangée avidement par les fleurs et les fruits, et il arriva qu'on ne sentît plus, en passant le long de ce cloaque, que les senteurs pénétrantes des giroflées sauvages. Ce fut l'affaire de quelques étés.»

C'est sur ce cimetière enfoui que débute l'impétueuse fresque d'Émile Zola. Je me souviens qu'à ma première lecture en cachette de *La fortune des Rougon*, vers la fin des années cinquante, à quinze ans en classe de syntaxe, cette *fertilité formidable* d'un cimetière m'avait

grandement impressionné. Ma vie durant, j'allais entretenir une fascination certaine envers les lieux retirés où l'on enterre les morts, ces lieux où l'on dort si l'on en croit la signification du mot grec *koimêtèrion*.

Où l'on dort...? Ce serait agréable si c'était cela, le grand sommeil, l'infinie sieste, la grasse éternité... J'irais volontiers m'étendre sous la terre pour roupiller au frais, si c'était vrai. Si je meurs. Je pourrais faire comme Brassens, tiens, comme il le souhaite dans sa *Supplique pour être enterré à la plage de Sète*, et remettre à jour mon testament, me payer un codicille pour demander qu'on me creuse une niche sous la plage de Sainte-Luce (mon Sète à moi), *ma tombe en sandwich entre le ciel et l'eau* et, pour les enfants, elle ressemblerait à un château de sable... J'y serais *l'éternel estivant*, un gisant balnéaire, sous la plage le caveau.

Mais choisit-on son mastaba? Brassens, quand il est mort à soixante ans – sacré cancer! –, on l'aura enterré à Sète, certes, mais dans le caveau familial aux côtés de son père maçon et de sa mère italienne; à défaut de roupiller sous un pin parasol de la plage de la Corniche devant la Méditerranée, il ronfle pour toujours dans le cimetière des pauvres que les Sétois appellent «Le ramassis» et qui donne sur un étang, l'étang de Thau.

On dit qu'on *repose en paix* dans la terre des cimetières, mais ce sont des vivants qui le disent, hein, le catholique surtout, crédule comme tout primitif. J'envie toutefois-parfois ceux qui y croient. Ils doivent de leur vivant se développer des fantasmes funèbres et s'imaginer des futurs funestes excessivement jousifs en se sachant *enfin seuls!* Morts et emboîtés, six pieds sous terre, serait-ce là la victoire des misanthropes

unis de tous les pays? Chacun dans son trou mais tous réunis en une secrète syndicale hypogée des macchabées... L'Internationale macabre. *Nous ne sommes (plus) rien, soyons tout! Debout les damnés de (sous) la terre!*

La mort debout, un mort debout? Voilà qu'immanquablement avec cette idée je me mets à penser et je revois (dans l'album d'une exposition qui eut lieu à Bâle, Paris et Munich en 2001-2002) les tableaux d'Arnold Böcklin, les cinq tableaux qu'il a peints en Italie entre 1880 et 1886 et sur lesquels on voit la barque d'un nocher (Charon, sans doute) qui se dirige vers *l'île des morts* et dans laquelle barque un défunt se tient droit, sur pied, enveloppé d'un linceul blanc et le cercueil enguirlandé de rouge posé transversalement devant lui; il regarde vers la crique où ce guide des morts le mène, au coucher du soleil, vers sa sépulture dans une île-rocher faite de falaises enserrant de hauts cyprès. J'avais été bouleversé par ce tableau, *Die Toteninsel*, le second des cinq, lorsque je l'ai vu à New York dans une salle du Metropolitan Museum dans les années soixante, à vingt ans. Je n'étais plus chez Zola dans la pourriture humaine fertile mais devant une représentation de la mort absolument magistrale, spectrale, digne, à la fois lugubre et noble.

Yourcenar, dans ses *Essais et mémoires*, parle de ces cinq *Île des morts* du peintre suisse qui est décédé en 1901 à Fiesole au-dessus de Florence et dont j'avais un jour d'été dans les années quatre-vingt visité la sépulture au cimetière des Allori, *Il Cimitero Evangelico degli Allori, via Senese*, m'étonnant de lire son épitaphe: *Non Omnis Moriar* («Je ne mourrai pas tout entier»), un vers puisé des *Odes* d'Horace qui força ma réflexion jusqu'au soir, redescendu à Florence, livré aux plaisirs de vivre.

Dans ce texte de 1928 que l'on trouve en sa Pléiade de 1991 dans la section « En pèlerin et en étranger », Yourcenar semble regretter que Böcklin soit inhumé à Fiesole; elle écrit: « Peut-être la sensualité de Venise lui eût-elle convenu davantage. » Elle ajoute, crâneuse: « Mais on ne choisit pas sa tombe. Comment décider d'un lit avant d'y avoir couché? Et les morts ne se plaindront qu'au Jugement dernier d'avoir longtemps mal dormi. » Longtemps, je me suis retourné dans ma tombe, pensais-je au nom des morts qui n'ont pas choisi leur lit... Quand Yourcenar ne m'ennuie pas, elle me fait rire, comme lorsqu'elle se permet d'écrire que Böcklin était « un alcoolique halluciné ».

Sergei Rachmaninov, saisi par la sombre beauté de cette *Île des morts* dont il n'avait vu qu'une reproduction en noir et blanc à Paris en 1907, a composé à Dresde en 1909 un poème symphonique que j'écoute parfois, aux occasions moroses, aux soirs lents, grâce à un enregistrement acheté il y a des lustres et réalisé par le *Concert gebouw* d'Amsterdam que dirige le pianiste Vladimir Ashkenazy. Sa musique envoûtante (tout Rachmaninov m'ensorcelle) épouse le rythme de la barque du nautonnier, traduit les efforts du rameur dont l'embarcation s'approche lentement de l'île-tombeau, puis intensément, mais le clapotis de l'eau allège l'allure lugubre d'une telle apothéose vespérale, un *Dies Irae* se devine comme souvent chez Rachmaninov, et on avance sur l'eau que l'on sent lisse mais plombée par la menace d'une tempête que l'accostage évitera de justesse pour que le repos éternel du mort, en linceul et debout dans la barque, puisse enfin se produire, lui, installé dans une des chambres funéraires creusées dans les parois des falaises, au cœur du silence... couché, endormi, dans l'île...

Dans d'autres vies, vécues avant la mienne, par exemple allongé sur le divan du cabinet de Sigmund Freud à Vienne, j'aurais aperçu, accrochée au



Le silence d'Aung San Suu Kyi

mur derrière lui, une reproduction de l'une des *Île des morts* de Böcklin; rendant visite à Lénine dans son bureau au Kremlin, j'en aurais aussi vu une, *Île* de Böcklin, piquée sur un babillard; à Stockholm, le 21 janvier 1908, j'eus été stupéfié au dernier acte de *La sonate des spectres* puisque Strindberg demanda à son scénographe de faire descendre, pour la scène finale, une toile reproduisant ce tableau funèbre, signifiant par là que la maison de Hummel était une *maison des morts*; quand Molotov rendit visite à Hitler à la Chancellerie du Reich le 12 novembre 1940, les deux hommes furent pris en photo et derrière eux, sur le cliché (que je regarde dans l'album de l'exposition Böcklin), on voit une *Île des morts*, non pas une reproduction mais le troisième tableau de la série des cinq, suspendu au mur, acheté par le führer qui admirait cette représentation de la fin d'une vie en pensant que ce Charon

ramerait pour lui, un grand homme, dont les funérailles allaient être aussi romantiques... et le cimetière aussi grandiose, sans Rachmaninov pour les mettre en musique mais Wagner, le grand Wagner, celui de l'opéra *Rienzi* qui fit connaître au jeune Adolf à quinze ans, à l'opéra de Graz en Autriche, ses premières jouissances de puissance passionnelle qui allaient ensuite engluer son siècle.

Bien sûr, dans ces vies antérieures qui auraient pu être les miennes (imaginons-moi en Zelig), je n'aurais pas aimé grandir à Moscou la bolchévique, étudier à Berlin l'hystérique, être un contemporain de Lénine, de Hitler, ni même, Autrichien, aller m'allonger dans le cabinet du docteur Freud *oh my God*; mais avoir loué un strapontin au Strindbergs Intima Theater le 21 janvier 1908 pour assister à la création de *Spöksonaten*, ça, j'aurais aimé, là, l'île de

Böcklin aurait été à sa place, je l'aurais découverte dans la magie du théâtre, descendue d'un cintre ; là, j'aurais aimé assister à cette audacieuse et cruelle pièce de chambre de ce grand dramaturge... Quitte à être maintenant – comme mon père né cette année-là, 1908 – depuis longtemps mort. Enterré. Sinon gazé.

W.G. Sebald aimait les cimetières, comme Kafka, comme Chateaubriand qui ne pouvait séjourner dans une ville ou un village sans les visiter (pas moins de 80 occurrences dans ses *Mémoires d'outre-tombe*), comme Maupassant, Zola, Tchekhov, Le Clézio, Matzneff, Nathalie Rheims et tant d'autres. On pourrait, dans l'histoire de la littérature, lever une troupe avec ceux qui ont consacré des textes à exprimer leur fascination envers ces lieux où l'on met les restes des morts, où l'on dort... Sebald a laissé un texte sur un cimetière corse que l'on n'a pu lire que huit ans après sa mort violente, une crise cardiaque, au volant de sa voiture, à 57 ans. Ce texte a pour titre *Campo Santo* et il devait faire partie de rien de moins qu'une histoire naturelle et culturelle de cette île méditerranéenne qu'il n'aura pas eu le temps de mener à terme.

Dans un récit de 28 pages (chez Actes Sud), Sebald nous entraîne, après une baignade au bas d'une calanque, sur une route en lacets qui monte vers Pianà, un village de la Corse-du-Sud où il sait qu'un vieux cimetière l'attend. « Parmi les tombes qui s'étendent sur la pente aride en rangées irrégulières, sans cesse interrompues ou décalées d'un demi-degré, beaucoup s'enfoncent dans le sol et sont en partie recouvertes par d'autres plus récentes. » Il enjambe ces socles, des dalles déplacées, il avance entre de la maçonnerie effondrée, un crucifix tombé, défiguré par la rouille, il voit au sol une main d'ange, « fragments muets d'une ville laissée à l'abandon depuis des années, et nulle part un buisson ou un arbre qui étendrait son ombre ». Il n'y a ni thuyas ni cyprès comme ceux de l'île de Böcklin...

Puis, il va observer de plus près l'état des lieux, il remarque de la mauvaise herbe, donc de la vie, des vesces, le serpolet, du trèfle blanc, des achillées et de la camomille, de l'avoine dorée et du blé-de-vache, « et bien d'autres herbes inconnues de moi, qui avaient poussé tout autour des pierres pour former de vrais herbiers et des paysages miniatures, à moitié vertes encore et à moitié desséchées, incomparablement plus belles, me dis-je, que les plantes dites d'ornement funéraire vendues par les jardiniers des cimetières allemands ». Sebald est un exilé volontaire de l'Allemagne, qu'il a quittée à 22 ans ; il songe alors, devant une telle beauté sauvage, en Corse, à ces « pensées parfaitement uniformes » qu'à son adolescence il lisait sur la quincaillerie mortuaire « disposée en ordre strictement géométrique dans une terre impeccable, noire comme la suie, souvenir déplaisant de mon enfance et de ma jeunesse ».

Les cimetières sont des livres, et souvent dans mes voyages je vais « lire » des nécropoles petites et grosses, gigantesques et rococo comme celle de La Havane dans le quartier Vedado (où il y a beaucoup de poupées souriantes, où un cardinal côtoie un révolutionnaire), ou intimes et surprenantes comme celle que j'ai découverte par hasard à Saint-Armand où douze tombes sont serrées entre elles dans le coin d'un grand carré, toutes portant sur les stèles des noms allemands avec leurs dates allant du dix-neuvième siècle au vingtième finissant, seule trace d'une colonie teutonne venue en Montérégie et qui s'est épuisée, qui n'a pas rempli tout son terrain, immigrés qui ont émigré...

Je note des noms, qui se perdent dans ma paperasse comme ils s'effacent des pierres avec le temps, mais certains que je n'oublie pas comme Grégoire Nicol, Adélaïde Desrochers, Séraphin Huppé, Victoire Guitare, Blanche Larivée, Bertin Sultan ; dans le cimetière qui se trouve le long de la route qui longe le lac de Pohénégamook au Témiscouata (à l'été 2009, en résidence littéraire, je

m'y arrêtais souvent), on apprend sur leur pierre tombale commune que deux cousins du même âge sont morts le même jour. Un accident de la route, un pacte de suicide ? Il y a aussi, qui *dorment ensemble*, un homme pas si vieux et ses trois jeunes épouses successives mortes avant lui...

Si j'allais un jour au Maroc, c'est à Larache que je me précipiterais, dans le nord, à 86 kilomètres de Tanger, à Larache qui, en arabe, veut dire grenier ou cabane et où Jean Genet est enterré depuis l'été 1986. Lorsque ses amis y menèrent sa dépouille, le gouvernement marocain, avisé par Roland Dumas qui était le ministre des Affaires étrangères de la France, proposa qu'une fanfare militaire aille à l'aéroport de Rabat pour accueillir le cercueil ! Il n'en fut rien, bien sûr, Dumas s'y opposa. La tombe de Genet fut sortie de la soute dans un sac de jute et c'est dans la plus grande intimité qu'une poignée d'amis français et arabes le portèrent en terre dans un vieux cimetière chrétien espagnol perdu au bout d'une corniche et où personne n'avait été inhumé depuis des années.

Edmund White, le biographe de Genet, se rendit sur les lieux quelques années plus tard. Ce qu'il vit là, ce qu'il nous raconta dans son ouvrage paru en 1993, est magnifique. Le cimetière est abandonné mais il a une gardienne, une vieille femme y vit et sa chèvre paît les herbes qui poussent entre les tombes toutes en ruine. Elle étend parfois son linge sur une corde qu'elle tend entre la porte de sa maison et une stèle, une rare qui tient debout. La plaque de marbre portant le nom et les dates de l'auteur de *Notre-Dame-des-Fleurs* a été volée depuis fort longtemps.

Il se trouve, ça ne s'invente pas, que ce cimetière où gît le squelette de Jean Genet, où s'entassent ses os de poète, donne d'un côté sur une vieille prison et de l'autre sur un bordel, ses restes écartelés entre l'enfermement et le vice, son dernier repos situé au cœur de son imaginaire de voyou, de voleur et de vagabond. (L)